

Avalanche !

Par Paule Arnal, Samuel Ronayette, Marie Poirier-Quinot, Irène Alvarez, Paul Tépes, Carine Deysieux et Thibaut Devolder

RÉCIT D'UN ACCIDENT FINALEMENT SANS CONSÉQUENCE

Andermatt, Suisse centrale, décembre 2009, groupe débutants.

Thibaut regarde ses spatules tout en montant régulièrement dans la trace bien damée qu'on rencontre quand on est en septième et dernière position. Après deux heures à faire la trace, il savoure cette bonne glande. Du coup il a froid. Le temps est médiocre, limite mauvais avec du jour blanc au premier plan et au-dessus la pente, avec en visu l'épaule que l'on distingue 100 mètres de dénivelée plus haut. Samuel fait la trace dans le ressaut. Paule est en seconde position. Après sa conversion, elle attend afin de laisser de la distance avec Samuel. Derrière eux, nos quatre amis : Irène, trois sorties GUMS à son actif, puis Marie, Carine et Paul qui font leur première sortie. Thibaut vient de mettre les gros gants, ce qui l'a laissé un peu plus loin derrière.

Soudain, un bruit sourd traverse le corps de Samuel, qui ne perçoit pas d'où vient ce bruit. Paule voit passer une coulée de neige juste sur le bout de ses spatules. Elle regarde devant et s'aperçoit d'un début de glissement. Dans les quelques premières microsecondes, elle ne réalise pas que nous avons fait partir une plaque. Mais très vite elle beugle « **Plaque !** » Paul effectue immédiatement une conversion, son ski droit est en amont.

Thibaut : « Suite au cri, je lève subitement la tête et j'aperçois que le jour blanc s'est transformé en une masse disloquée qui emporte des points de couleur. J'exécute la conversion aval la plus rapide de ma carrière et ai deux secondes pour prendre un peu de vitesse ; un deuxième bout de plaque est parti.

Soudain, j'éprouve la sensation de traverser un torrent à mi-cuisse ; mais les appuis tiennent. Je

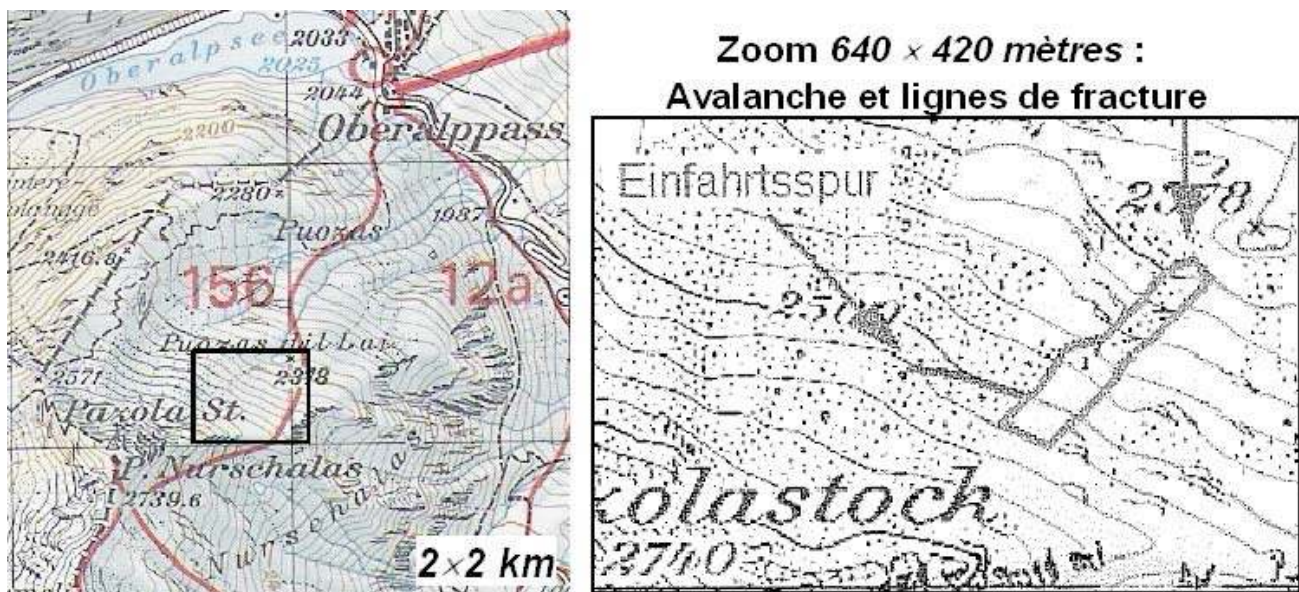


Figure 1: À gauche, situation sur la carte au 1/50000^{ième}. À droite, extrait du rapport des secours suisses, avec dessin de l'avalanche, de la ligne de fracture et des traces de départ ("Einfahrtspur") sur un extrait de la carte au 1/25000^{ième}. Les lignes de niveau sont espacées de 20 m.

me dis que ce n'est pas en train d'arriver. Que ça ne peut pas m'arriver, pas à moi. Pas maintenant. Pas déjà. Comme entendant ma requête, le torrent qui fouette mes jambes se tarit dans la seconde qui suit. »

Pendant ce temps, Paule essaie de suivre nos compagnons des yeux. D'abord 3 personnes en vue dans la coulée puis plus personne, juste les plaques de neige qui dévalent en se disloquant. De plus bas, la perspective est différente. Je regarde aussi par réflexe vers le bas, espérant pouvoir suivre des yeux mes compagnons. Peine perdue, l'avalanche est en train de passer le ressaut et disparaît de ma vue. Ça ressemble au repas en famille, quand la purée passe visqueusement le bord de la casserole pour disparaître plus bas. Sauf qu'aujourd'hui aucun enfant ne crie. Soudain le silence. On se regarde. On se compte. Trois. Seulement trois. Paule, Paul et Thibaut. Pas d'autre signe de vie en vue. **Putain ! Il en manque quatre.** On n'est pas dans la merde : c'est une configuration bien pire

Ayant l'impression de sortir du programme essorage de la machine à laver, elle s'interroge : « Où est le haut ? Est-ce que je pisse dans mon froc pour distinguer le haut du bas ? », et décide d'attendre les secours suisses, persuadée que nous sommes tous ensevelis sous l'avalanche. Marie, qui a une petite poche d'air se dit qu'il faut essayer de rester calme, calme, calme, pour économiser l'oxygène.

Thibaut : « C'est un moment indescriptible comme je n'en ai pas connu d'autre dans ma vie. Un moment où on sent que le pire est si proche, mais n'est pas encore certain, où l'on hésite entre le déni, la honte, la rage et le déchaînement de toute la volonté humaine. L'adrénaline gicle. Très vite, Paule et moi décidons de ne pas perdre deux minutes à sortir un portable et appeler les secours ; nous sommes seulement deux personnes en théorie capables de localiser nos amis (Paul découvre l'activité...), donc pas de précieuses secondes à gaspiller. Paule hurle à

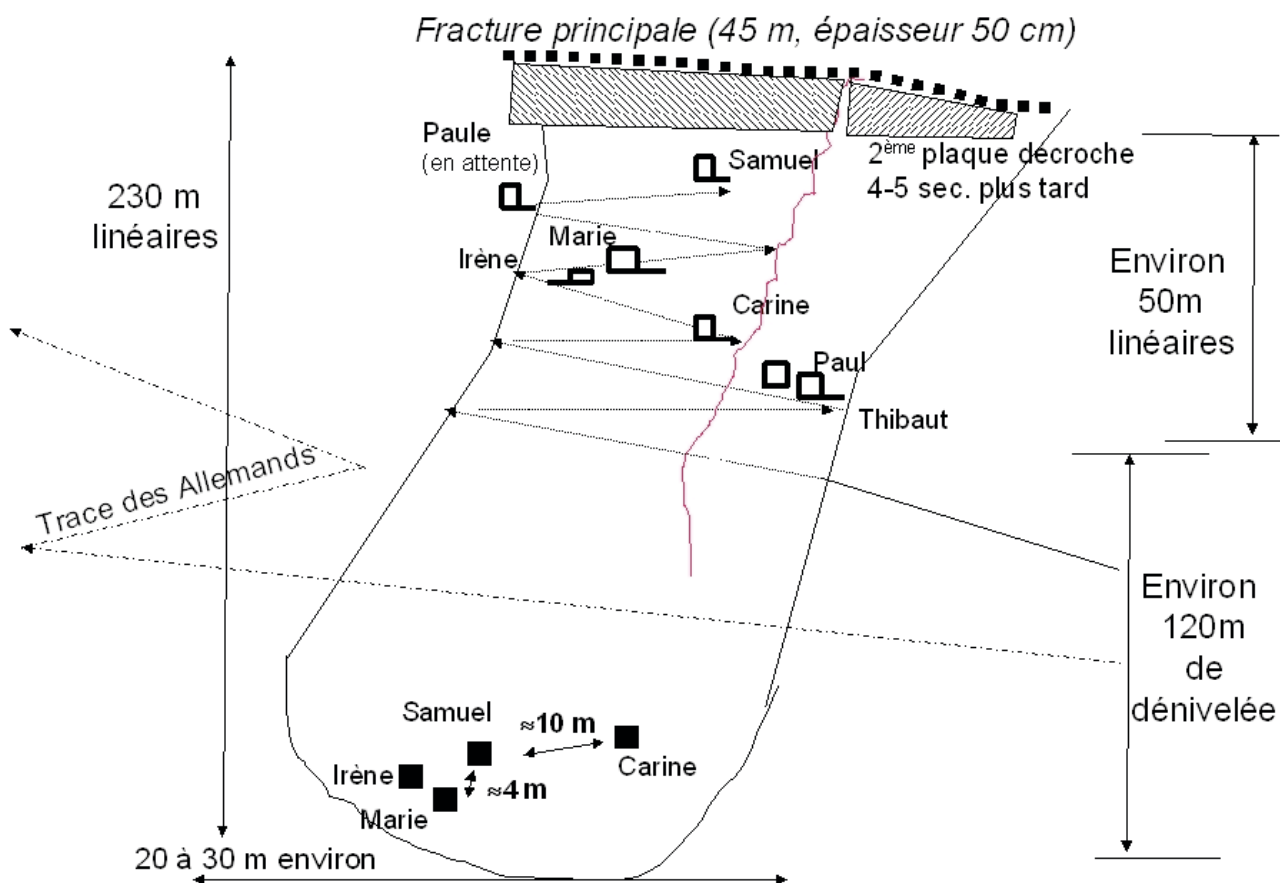


Figure 2: Position des gumistes avant (carrés vides) et après (carrés pleins) la coulée.

que dans le pire des exercices. Loin de là, Samuel se dit « pourvu qu'on ne soit pas tous dedans ». Il essaie de bouger sans succès, respire, ses lèvres contre la neige tassée, puis perd connaissance. Carine se dit « non, pas ça, pas le jour de l'anniversaire de mon frère ! ».

Paul d'éteindre son ARVA. Paule et moi sommes passés en mode recherche avec nos ARVA analogiques. **Aucun signal détecté à l'ARVA.** La queue de l'avalanche est sûrement bien loin. Les fixations des skis sont inutilisables, complètement plâtrées; pas le

temps de réfléchir, il faut descendre en position montée. Dans l'urgence, nous laissons Paul en plan, avec la consigne de descendre au plus vite avec pelle et sonde. Avec ses fixations dynafit et le stress à son paroxysme, il ne parvient pas à chausser correctement. Dans la descente, il tombe et déchausse. Il descendra sur le cul, puis sur le ventre dans le ressaut, laissant tout en haut sauf sa pelle. Paule dévale la partie droite de l'avalanche. Je suis sur la bordure gauche. L'avalanche fait 40 mètres de large, et se rétrécit au ressaut. »

Lors du premier tiers de la descente, Paule aperçoit un point noir dans la neige, dirige rapidement son ARVA, pas de signal, abandonne de suite et se redirige en pleine pente tout en laissant le point noir (bâton ou ski ? Vite, on s'en fout !). **Au ressaut toujours pas de signal ARVA.** Enfin (enfin !) nous apercevons au loin le cône d'accumulation et son gros tas de neige, quelque chose gigote là-bas. Ça ne se déplace pas, mais ça s'agite drôlement. C'est déjà moins pire, on se dit qu'il n'y a que 3 personnes vraiment enfouies... Sur le ressaut, la neige restante est dure, presque vitreuse et en tout cas lisse. Il est clair qu'à cet endroit, aucune chance que quiconque soit enfoui... On décide donc de tracer directement vers le bas, vers le gigotement et le gros tas de neige tassée où tout va se passer.

Le point qui bougeait, c'était Irène. A moitié enfouie, elle s'est dégagée toute seule et confirme que c'est OK. Elle a trouvé à côté d'elle une personne ensevelie grâce à un signe distinctif, un bâton. Elle va s'en occuper. **C'est Marie, qui est consciente,** le corps cambré, en pente sur le ventre et la tête sous trente centimètres de neige.

Thibaut : « Filant vers la gauche, je capte des signaux à l'ARVA et en m'approchant j'aperçois un gant qui gigote et émerge de la neige. Du sac est extraite la pelle, et ça mouline immédiatement. Paule se retrouve à mon niveau pendant que je dégage la tête de Carine; elle aussi est à 30 cm sous la neige. Dès qu'elle a la tête dégagée par un tunnel étroit, Carine vitupère qu'on la sorte de là. **Pour être consciente, Carine est consciente !** En élargissant un peu le trou, je lui déverse de la neige sur la tête. Hurlement encore. Mais je dois la laisser pour rechercher les autres. Paule prend ma relève pour pelleter. Son ARVA n'arrête pas de biper frénétiquement puisque celui de Carine est branché et impossible d'accès. Paule débranche

donc son ARVA dont le bruit l'énerve puis enlève ses skis pour finir de dégager la neige tout autour de la tête de Carine afin qu'elle ne lui retombe pas dessus. Elle décoincera aussi son bras sous les supplications. Alors que Paule s'apprête à rejoindre Thibaut pour l'aider, Carine n'arrête pas de se plaindre. Paule lui fait comprendre durement de la fermer car il manque encore des personnes et tout va bien pour elle puisqu'elle peut respirer. **Carine reste seule malgré ses gémissements.** La peur d'une deuxième avalanche la traumatise.

La neige est assez dure pour marcher sans difficulté notable. Thibaut est allé rejoindre Irène : la tête de Marie émerge déjà au fond d'un trou. Une fois de plus, Paule recompte le nombre de personnes et crie à Thibaut en direction d'Irène qu'il manque encore une personne. Marie ne sourit pas du tout quand on lui dit qu'on l'abandonne pour aller chercher Samuel, mais elle comprend qu'elle n'est pas la plus à plaindre et ne moufte pas. Tout est allé très vite jusque-là. Peut-être cinq minutes tout au plus depuis le déclenchement. Marie étant maintenant hors de danger, Irène appelle les secours (112) à la demande de Paule. Sur leur bilan, les sauveteurs notent H=12h22.

Thibaut : « ARVA à la main, encore en position recherche. **Combien de personnes encore à chercher ?** J'ai perdu le compte. Je n'avais jamais réalisé combien il était difficile de compter jusqu'à sept. Paul nous a rejoint. Carine et Marie sont en capacité de respirer, mais sont invisibles sauf quand on a le nez dessus. Heureusement Paule est sûre et par deux fois me confirme en hurlant qu'il ne manque plus que Samuel. Ça peut sembler surréaliste mais Paule et moi avons tous les deux réalisé que compter dans de telles conditions est un vrai défi. La peur d'oublier quelqu'un est un tel stress que ça conduit à recompter plusieurs fois pour être plus que vraiment sûr(e). »

Thibaut : « Avec mon ARVA ortovox F1 classique, je détecte trois signaux, dont deux très proches : ceux de Samuel et de Marie dont les bips frénétiques déchirent le silence. Une recherche en analogique avec 3 signaux, c'est pas gagné ; déjà en exercice, c'est redoutable. J'abandonne tout de suite la recherche pour tenter d'éteindre l'ARVA de Marie, à 3-4 mètres de là. Heureusement Irène a déjà bien bossé et Marie a un peu de mobilité au niveau du buste.

Après quelques essais d'une douceur toute relative (ceux qui connaissent Thibaut comprennent, voire compatissent...), je plonge

ma main dans la polaire de Marie et arrache tout ce que je peux pour finalement brandir rageusement son ARVA et l'éteindre dans la foulée. » La version de Marie est davantage véécue.

Marie : « Après m'être fait hurler dessus, 3 fois au moins « **ÉTEINS TON ARVA !** » (à lire avec le ton adéquat), j'ai bien tenté d'expliquer que positionnée comme je l'étais, je ne pouvais pas faire grand-chose, à part détacher le haut de mon sac à dos. Sur ce, après avoir tenté de me démembrer (avec beaucoup d'énergie en effet, comme vous pouvez l'imaginer), Thibaut s'est ravisé en se disant que finalement accéder à l'ARVA lui-même serait plus judicieux. Et c'est là qu'il a effectivement mis sa main entre ma polaire et mon t-shirt, mais ne le dites à personne (pas besoin, tu t'en es chargé pour moi ☺) ! »

Sur le calibre 2-5 m, puis 0-2 m, **il ne reste bientôt que les bips de Samuel**. Irène en renfort cherche avec son tracker, Thibaut avec son ortovox F1 classique.

Thibaut : « Sur le calibre 0-2 m, il m'est impossible de trouver un maximum franc. Je gueule pour que quelqu'un me ramène une sonde (mon sac est resté auprès de Carine, à 10 mètres de là). Paul m'en donne une d'un modèle que je ne connais pas (à ficelle). Je merde sur la ficelle ; la sonde se démonte à chaque remontée hors de la neige ; je perds du temps ; du coup je ne sonde probablement pas assez serré ; bilan, je rate Samuel et le doute s'installe. Indécision : vais-je chercher ma propre sonde avec son bon petit câble que je connais bien ? Paule arrive à l'aide pour reprendre le sondage (sonde que je crois cassée mais à tort !), puis intervient : « **il est sûrement très profond** ». »

Paule reprend son ARVA pour confirmer la position où Thibaut a déjà sondé sans succès. Aucun signal, étrange. Sans se poser de question, Paule regarde l'ARVA (modèle Tracker) de Paul qui à côté d'elle, lui demande ce que veulent dire les informations indiquées à l'écran de son Tracker. Sur le coup, un moment d'hésitation se fait sentir, que cela veut-il dire ?? Ne voulant pas réfléchir, laissant Paul dans la réflexion, Paule reprend de suite son F1 focus qui était tout simplement débranché car il faisait trop de bruit lorsqu'elle pelletait autour de Carine... À la réception du signal maximum dans la zone déjà sondée, Paule intime l'ordre à Paul de creuser immédiatement. Tous creusent comme des morts de faim sur 1 m par 1 m

environ. La neige gicle vers l'extérieur. De toutes les forces, les pulsations à 200. Bonjour les courbatures le lendemain !

Thibaut : « Soudain Irène me brandit le téléphone, elle est désappointée car les sauveteurs ne semblent parler que l'allemand. Le compte rendu des sauveteurs indique que ça intervient à H+3 minutes. Presque en même temps, Paul en remuant ciel et neige heurte la godasse de Sam, semelle vers le haut. Une bien belle semelle orange. J'éructe dans le téléphone notre localisation par deux fois suivi d'un au-revoir : il-me-faut-chercher (en allemand révisé chaque jour depuis la rencontre avec l'étrangère qui partage ma vie, vive l'amour). Puis Paul tape sur la deuxième godasse de Samuel, semelle vers le haut aussi. Bon dieu, on se dit **qu'il a la tête en bas** et qu'il va falloir pelleter deux mètres de plus avant d'attendre la tête. Anticipant une grande profondeur, on pellette plus large. Nous sommes déjà assez profond. Paule et moi creusons, Paul repousse la neige plus loin et on tombe sur le sac à dos. Samuel n'est finalement « *que* » à plat ventre, les jambes en l'air. À ce moment, l'énergie pour pelleter est démultipliée. Au détour d'un coup de pelle, sa nuque et ses cheveux (enfin, ce qu'il en reste...) apparaissent. À ce moment-là, on se crie qu'il n'y a pas de signe de vie marquant. Dans la gangue de neige, Marie entend la descente aux enfers et l'espoir se tarir. Quoi de plus terrible que d'être le témoin forcé à l'inaction tout en sachant que Samuel était en train de basculer vers l'irréversible ? Pour nous qui étions dehors c'était différent : plus le temps de flipper, juste se concentrer, se concentrer et comprimer chaque seconde : notre rôle consiste simplement à creuser. Simplement creuser. Vite. **Mais comme on est au fond d'un trou d'un mètre de profondeur, c'est de plus en plus dur de progresser autour de Samuel**. Conscient que chaque seconde compte, je tire de toutes mes forces sur le sac à dos dans l'espoir de lui décoller la figure. Sans l'once d'un succès. Samuel semble peser une tonne ! En fait ses bras étaient plantés (ancrés) verticalement dans la neige empêchant tout mouvement. Notre priorité, dégager la tête tout en criant « Samuel ». Nos cris sont entendus par Irène, et Carine encore partiellement enfouie ce qui les a rassurées. J'ai l'impression que l'énorme sac de Samuel me gêne. Je veux couper les lanières afin de le dégager plus facilement, et Paule part chercher un couteau. Mais le couteau arrivera trop tard. La neige est dense, impossible

d'accéder à la figure alors qu'il est là, juste sous nous et qu'il faut le faire respirer au plus vite. C'est vraiment exaspérant. On pellette encore. Je parviens à glisser ma main en aveugle sous la tête de Samuel, et à lui fourrer mes doigts dans la bouche pour dégager les voies respiratoires. Il me mordille. Quelques secondes après il émet un léger râle. **Il est inconscient mais il respire faiblement.** Soulagement certain, mais ça n'est pas fini. Suivent deux minutes pendant lesquels Samuel a eu le droit à des gifles, des bisous, des supplications, pendant que Paul libérait le pourtour de la tête. Quand enfin je peux glisser un bonnet sous sa tête pour l'isoler du froid, **il ouvre les yeux, hagard.** Les larmes de bonheur roulent sur mes joues. On ne peut toujours pas le bouger. Parler semble être un immense effort dans un premier temps, même si Samuel nous affirme ne pas souffrir de fracture. On a un peu

Pendant ce temps Paule part finir de sortir Carine et l'oblige à mettre des gants. Pendant tout ce temps, toute seule, Irène s'acharne à dégager Marie de la neige puis rappelle les secours (comme convenu) pour prévenir de l'avancement de la situation. Tout le monde est vivant et sans casse. Paul qui parle un allemand impeccable est au téléphone avec les secouristes un long moment. Marie enfin dégagée nous aide à enrouler Samuel dans deux duvets. Puis Irène vient auprès de Paule et prend en charge Carine (juste dégagée de la neige) en la couvrant d'une couverture de survie (très appréciée), lui donnant à boire et lui réchauffant les mains sur son ventre. Elle l'oblige ensuite à faire de grands mouvements de bras pour se réchauffer.

La situation est enfin sous contrôle, le Titanic a coulé mais les chaloupes ont été mises à l'eau. Paul, Marie et Thibaut s'occupent de

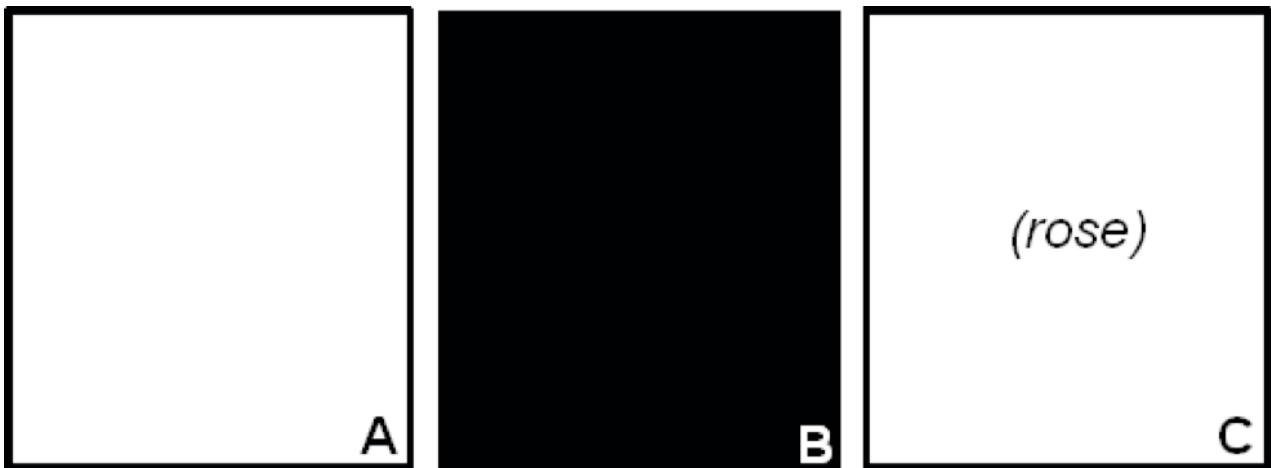


Figure 3 : Photos prises par Samuel. **A** : quand l'avalanche s'arrête. **B** : 15 secondes plus tard. **C** : quelques heures plus tard.

plus de temps maintenant, et on le dégage avec un peu plus de douceur, même si extraire ses bras a été fait en force et que les gants sont restés au fond. Ses mains sont blanches. Les miennes aussi. Ayant enlevé mes gants pour passer en position recherche, je ne les ai pas remis ensuite. Une erreur à ne pas refaire, car à un tel moment, j'aurais été incapable d'actionner une fermeture éclair ou de composer un numéro de téléphone. On malaxe Sam, on compte ses vertèbres avant de l'asseoir. **Il a une forte nausée et semble en hypothermie.** On fait le maximum pour qu'il bouge les bras afin d'activer sa circulation et se réchauffer. Opération difficile : malgré les injonctions ininterrompues ses efforts se limitent à se dandiner un peu les genoux ; semblant harassé, il voudrait qu'on le laisse tranquille...

Samuel, Irène s'occupe de Carine. Paule part rechercher les deux sacs laissés en haut (ceux de Paule et Paul), remonte la première partie de l'avalanche puis trouve une trace fraîche de part et d'autre de l'avalanche. Étrange, ce n'est pas notre trace de montée et de plus elle n'était pas présente quand nous sommes passés dans la zone.... Après plus de 50 m sur la trace, Paule rencontre un groupe de 3 Allemands qui redescendent sur leurs mêmes traces de montée. Ils n'ont rien vu et rien entendu, uniquement le bruit d'un bip d'ARVA. Ils se proposent de nous aider et porteront une partie de nos sacs à dos qui sinon seraient restés sur place. Les 2 sacs sur le dos, Paule redescend sur ses traces de montée à côté de l'avalanche (moins risqué car il reste uniquement une très fine couche de neige dure plus des rochers). Les sacs descendus, doudoune

et passe-montagne ont permis à Samuel d'avoir encore plus chaud. »

Dès que Samuel a repris ses esprits, nous rangeons le plus rapidement possible le maximum de nos affaires éparpillées, sous les ordres de Thibaut afin de **partir le plus rapidement possible**. L'hypothermie de Samuel l'inquiète. Difficile de tout retrouver dans ce champ de bataille ! Tout est entassé n'importe comment dans des sacs. La vitesse de rangement des affaires ne nous a pas permis de retrouver le thermos des Allemands offert si gentiment pour réchauffer nos amis. La thermos fera le voyage jusqu'à Paris, puis par colis jusqu'à l'Allemagne. Les Allemands remontent chercher les skis de Paul qu'il a laissés lors de sa descente. Le groupe descend tant bien que mal, soit à pied pour les trois qui ont perdu leurs skis dans l'avalanche, soit avec deux sacs par porteur pour les autres... La jonction avec la caravane des

secouristes est faite à 14h20 (H+2 heures) une fois réalisés les deux tiers de la descente. Les sauveteurs ont la jovialité suisse avec eux, des boissons chaudes, un traîneau dans lequel Marie qui s'est fait mal au genou, finira la descente, et deux paires de raquettes qui faciliteront les derniers 100 mètres de dénivelée. Cet accident se termine finalement bien, au bar de l'Oberalppass. Fin de soirée, non pas au refuge initial, mais dans une chambre d'hôtel, devant purée (à l'eau chaude du robinet) + knakies... « Comme quoi on sait éviter le confort en toute circonstance » dira Marie plus tard... On n'avait pas d'appareil photo, mais comme le souligne Irène, Samuel a bien mémorisé l'ambiance, et vous l'a dessinée en figure 3. Assez d'émotion pour ce soir : les leçons à tirer font l'objet d'un autre article, plus loin dans ce Crampon. ♦

Analyse

Avalanche d'Andermatt : quelles leçons ?

Par Paule, Samuel et Thibaut avec beaucoup de reprises texto (sans droit d'auteurs !) des remarques des uns et des autres

LE WEEK-END ANDERMATT A ÉTÉ LE THÉÂTRE D'UN ÉVÈNEMENT QUI FAIT FROID DANS LE DOS QUAND ON PENSE AUX CONSÉQUENCES QU'IL AURAIT PU AVOIR. LE GROUPE EMMENÉ PAR PAULE, SAMUEL ET THIBAUT A DÉCLENCHÉ UNE PLAQUE IMPORTANTE, 4 PERSONNES ONT ÉTÉ ENSEVELIES PLUS OU MOINS PROFONDÉMENT, HEUREUSEMENT SANS AUCUNE VRAIE CONSÉQUENCE. CET ÉVÈNEMENT A ÉTÉ L'OCCASION D'UNE RÉFLEXION COLLECTIVE DE L'ÉQUIPE DES ENCADRANTS, RES' ET CORES', NOTAMMENT LORS D'UNE COMMISSION SKI EXTRAORDINAIRE LE JEUDI 7 JANVIER. ÉNORMÉMENT DE CHOSES SONT RESSORTIES DE LA DISCUSSION, NOTAMMENT SUR LES « BONNES PRATIQUES » ET UNE SYNTHÈSE EST QUASI-IMPOSSIBLE ; CHACUN EST SORTI DE LA RÉUNION AVEC QUELQUES LEÇONS POUR SOI... LES ACTEURS DE L'ACCIDENT RAPPORTENT CI-DESSOUS UN CHOIX SUBJECTIF PARMIS LES NOMBREUSES RÉFLECTIONS ENTENDUES ET LEÇONS À TIRER.

Replaçons d'abord les choses dans leur contexte nivologique. Le bulletin du risque d'avalanches était le suivant :

Rapport hebdomadaire, extrait du bulletin suisse du risque d'avalanche

« À la mi-décembre, la neige était la plus abondante avec 100 à 120 cm dans le nord du Valais et depuis le Tessin jusqu'en Suisse centrale en passant par la région du Gothard [i.e. Andermatt]. Ces valeurs correspondaient à deux à trois fois la quantité habituelle. [...] La constitution du manteau neigeux était la plus favorable dans les régions du centre de la crête principale des Alpes [c'est là qu'on avait détourné le car !] et au sud de celle-ci, où la neige était la plus abondante. Les grandes

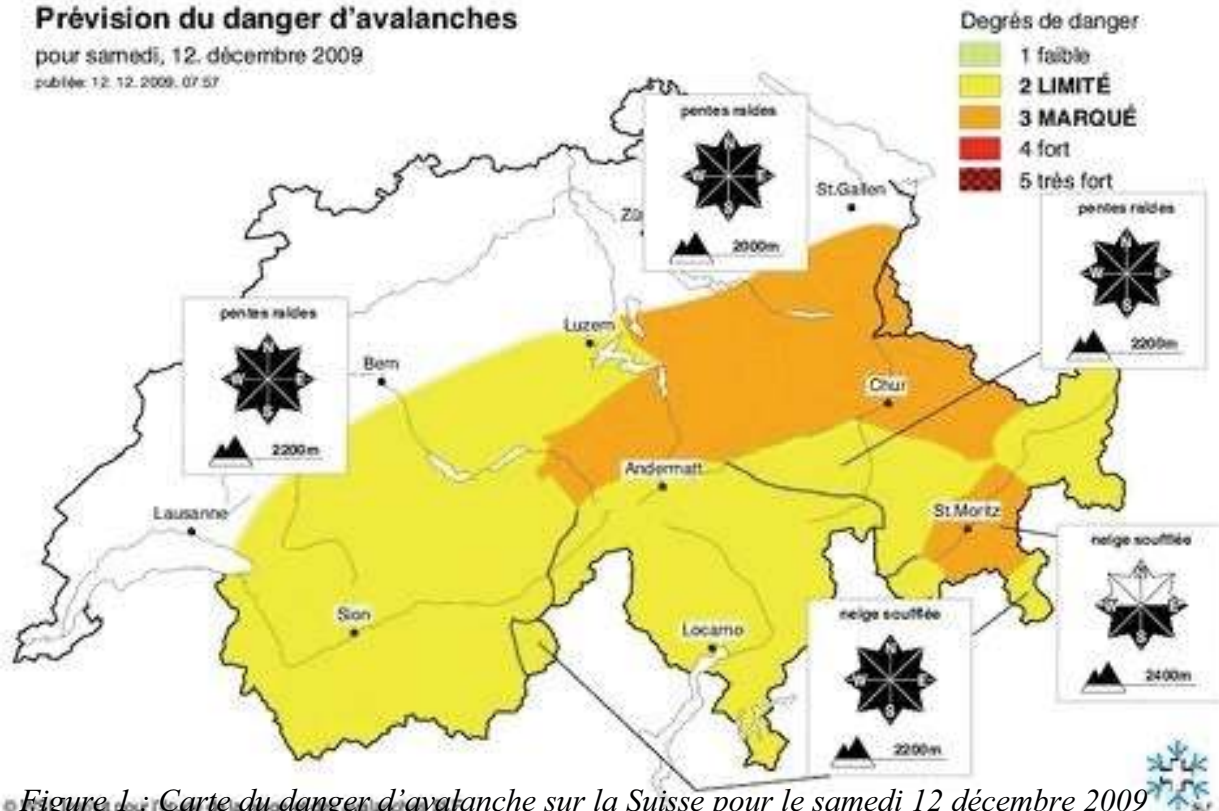
quantités de neige fraîche de la fin novembre et de début décembre s'étaient bien tassées et consolidées. Des couches de plus en plus résistantes recouvraient sur une grande épaisseur des couches plus fragiles de neige ancienne ayant subi une métamorphose constructive au niveau du sol. En dessous de ces épais couches, le déclenchement d'avalanches ne pouvait guère se produire. »

Risque annoncé 3 toute la semaine, passé à risque 2 le vendredi soir avec une rose des vents indiquant des risques comparables pour toutes les expositions aux altitudes supérieures à 2200 m (voir fig. 1). Météo médiocre, avec une atmosphère chargée d'humidité.

Prévision du danger d'avalanches

pour samedi, 12. décembre 2009

publiée: 12. 12. 2009, 07:57



La course que nous envisagions nous semblait tout à fait jouable. Paule dira ensuite : « j'ai l'impression d'avoir été flashée à 131 km/h ». Pour l'anecdote, un guide suisse rencontré le samedi soir à l'hôtel s'apprêtait à emmener le lendemain ses clients débutants faire le même programme que nous. Nous l'en avons dissuadé (!) mais quelque part ça nous a rassuré de constater que d'autres, normalement compétents, se seraient lancés dans la même course. Par contre, d'autres encadrants du GUMS feront remarquer que **le choix en hiver d'une pente nord à 30°** avec un groupe de débutants, par risque 2 à 3 avec des conditions météo plutôt médiocres alors qu'il existait un itinéraire moins risqué est inadéquat. Par ailleurs, c'est vrai que le risque affiché le vendredi était 3, et sur une pente N en cette saison et par temps froid il n'a guère de raison de baisser. Le passage du bulletin en risque 2 sans distinction d'orientation est donc difficile à comprendre mais donne une (illusoire) impression de sécurité. À ce propos, plusieurs personnes ont fait remarquer que les **bulletins nivologiques suisses sont plus optimistes que les bulletins français**, et qu'il n'est pas rare qu'un risque évalué à N en France soit classé N-1 en Suisse. En outre, le niveau chiffré de risque n'est qu'une indication globale ; des écarts

de un degré sont localement fréquents et la rose des vents ne suffit pas pour les décrire.

Contexte local, gestion de la course

Après 300 mètres de montée dans des pentes un peu moins raide (25-30°) nous abordions les pentes les plus sévères de notre programme de la journée. Jusque-là, Thibaut faisait la trace, dans une neige avec une épaisseur inégale de fraîche, parfois 0 cm mais le plus souvent dans les 20 cm. Dans le dernier verrou un peu raide, avec en visu un décrochement corniché à une centaine de mètres à droite, on avait pris nos distances. Une heure plus tôt dans la matinée, à l'arrivée dans une vaste zone horizontale on a déclenché un « whouf » caractéristique de neige rapportée se tassant d'un coup, en l'occurrence sous le poids d'un seul homme. Comme ce plat était sous le vent, Thibaut a jugé que cette accumulation n'était pas révélatrice des conditions que nous anticipions pour plus haut, dans la pente au vent. Nous avons donc décidé de continuer et d'aller voir. Il ressort de la discussion entre encadrants à la perma que négliger cet avertissement est une décision contestable et qu'il **ne faut pas négocier face aux signaux que le manteau neigeux nous envoie**. Et de citer l'avalanchologue (le mot existe-t-il ?) Werner Munter « *Nous devrions*

ressentir les bruits de "voum" jusque dans la moelle de nos os. La nature ne peut pas nous envoyer de signaux d'alarme plus éloquentes ! »

Une heure s'est passée. Les pentes dans lesquelles nous étions au moment de l'avalanche avaient une pente moyenne de 32 degrés, et étaient de secteur Nord à une altitude de 2450 m. La face était large, et striée de microreliefs de sorte que les zones de repos relatif (25°) alternaient avec des pentes un peu plus raide (30 à 35°). Il y avait 150 m de dénivelée à faire avant de passer sur l'autre versant. Rebrousser chemin n'aurait pas compromis notre arrivée au refuge, puisque qu'on y accède aussi par la vallée.

Nous étions trois encadrants, pour quatre débutants. Le groupe était donc plus conséquent que la moyenne, et pas très rapide, mais rien de bien exceptionnel. Nous venions de faire la pause une dizaine de minutes plus tôt, et le point topographique puisque la visibilité n'était pas excellente. Il n'y avait pas de trace devant nous. Au pied de la pente, à cette pause, nous n'avons que peu discuté entre encadrants de l'avenir immédiat (nous étions plus préoccupé par ce qui nous attendait après la crête). Samuel se souvient s'être fait la réflexion que ça semblait chargé là où en s'engageait, mais l'a gardé pour lui, probablement parce qu'on a pas vraiment engagé la discussion spécifiquement sur ce sujet. Bref, encore une fois, il faut réinsister que **la communication entre encadrants est très importante, surtout aux lieux où elle peut se faire posément.**

Samuel était passé devant après la pause, Paule le suivait en prenant ses distances et Thibaut était en serre-file, dans une belle trace trop damée pour donner des sensations sur le manteau neigeux. Pour Thibaut, tout semblait aller bien. Devant, Samuel qui faisait la trace dans une neige fraîche assez épaisse, n'était pas rassuré mais se disait in petto : « *il y a tellement de fois où je croyais que ça craignait alors que finalement ça passait bien, c'est probablement encore une de ces fois !* » Et c'est bien idiot de se dire ça, ajouterons-nous après coup... En outre, chacun se disait « *si les autres encadrants ne disent rien de spécial, c'est que ça doit passer* ».

Difficile de refaire l'histoire, mais on voit bien ici que la **dilution des responsabilités a**

finalement donné plus (trop !) de confiance aux uns comme aux autres, et a fait que nous nous sommes posés moins de questions qu'il n'aurait fallu. Autre leçon, il est fondamental de laisser beaucoup de distance entre le res' et le cores', et ce même si ça empêche toute discussion (hors les pauses), ou ne facilite pas les relais pour faire la trace. Que se serait-il passé si tous les encadrants s'étaient rassemblés devant pour se concerter dans la zone craignos ? Il faut se dire que celui qui est devant est *momentanément* seul pour évaluer la situation et décider de la suite.

Il ressort de la discussion entre encadrants qu'il faut rappeler un point essentiel. **L'espacement des skieurs** sur tout passage potentiellement exposé **est capital** pour ne pas surcharger la pente, mais aussi pour réduire le nombre d'ensevelis lorsque l'avalanche vient d'au-dessus. Le ratio ensevelis/sauveteurs est un élément essentiel pour qu'un accident se termine avec le minimum de casse. Beaucoup d'encadrants s'accordent à confesser que de façon générale le respect des distances de sécurité est très insuffisant dans les caravanes du GUMS dans les passages raides ou situés sous une pente raide. L'instinct grégaire prend souvent le dessus : trop souvent seuls les deux premiers sont espacés et derrière les consignes ne sont plus appliquées.

À partir de là se pose la question de la taille du groupe. Il y a à peu près (?) consensus parmi les encadrants du GUMS pour s'accorder sur l'opinion d'Antoine, à savoir que **le nombre optimal pour la sécurité est 5 ou 6**, 4 et 7 sont acceptables, 3 pose problème (entre autres, la probabilité que tous soient dessous devient non négligeable). Au-dessus de 7, le groupe devient difficilement gérable par conditions difficiles et il devient problématique de faire respecter les distances de sécurité. Mais en car-couchette, le chef de car fait ce qu'il peut... avec seulement 13 res' potentiellement actifs. Et par ailleurs, le chef de car d'Andermatt (en l'occurrence Thibaut) a fait le choix de faire deux gros groupes avec deux fois deux res' plutôt que de plus nombreux petits groupes. L'idée qu'il défend est que sortir de temps en temps entre res' permet d'échanger des compétences. Voire de faire de « sensationnelles » expériences à sept... ♦